

À l'œil nu



Sans doute vaut-il mieux ignorer des êtres – les autres, nous-mêmes – ce qui pourtant aussi les constitue. Il y a ce que l'on peut voir, accepte de voir, et il y a ce que l'on refuse. Ce qu'on en refuse est ce qui fait les êtres intéressants à nos yeux. La beauté même, elle est impitoyable sélection. Elle implique regard à distance, à une certaine distance. La vie n'est vivable qu'à distance. Savoir garder distance, garder ses distances. Le bonheur, c'est-à-dire l'aveuglement, est à ce prix. Aller y voir de près n'augure rien de bon.

Ce qu'on appelle beauté des êtres est une irréalité constituée par le regard de loin. La « beauté » exclut la dissection. Il y a un relativisme absolu du beau, lié à notre distance de vision et à notre acuité perceptive. La plus belle main du monde, vue au microscope, apparaîtra horrible.

Ainsi, il y a l'apparence extérieure globale, toujours sommaire et approximative, et la vision détaillée et minutieuse, macrophotographique, celle qu'on voit sur cette photo. Cette dernière est monstrueuse, car inaccoutumée. Aspérités de la peau, crevasses et irrégularités, failles et strates géologiques d'un visage, images abstraites véritablement pour nous, car sans référent connu : la représentation en est ignorée auparavant. Comme si tous nos regards s'appliquaient à ne pas être surpris, n'existaient que modelés par des regards antérieurs, visions véhiculées par l'héritage (la peinture par exemple que nous connaissons déjà, etc.). Le plan large, le plan américain, à la rigueur le gros plan traditionnel peuvent séduire, mais pas le très gros plan. *Close up*. Ce n'est pas à notre échelle, à notre mesure. On réserve cela aux anatomistes, aux scientifiques méticuleux. La dissection, l'anatomie, nous répugnent, en latin et en grec...

Vision hors-normes, hors-vie ou dé-vitalisée. Vision d'un œil géant ou de géant, l'image reproduisant en plus grand un sujet en réalité plus petit qu'elle-même, donc l'« agrandissant » (si on veut s'occuper, on pourra calculer ici le rapport d'agrandissement, en comparant la taille de l'œil sur la photo à celle d'un œil « normal »). Ou bien vision potentielle d'un être bien plus petit que nous, pour qui tout l'humain est monstrueux, car gigantesque. Hors de toute proportion habituelle. Fin de la proportion, de la *symmetria* grecque, de l'harmonie donc. Fin d'un cosmos, ou monde ordonné – en fait à nos seuls regards ordinaires.

Pourtant cette vision est possible aussi, elle est réelle : qui en douterait ? Mais cet œil ainsi vu, il n'y a pas de référent connu, pour le penser. Nous ouvre-t-il les yeux, ou nous aveugle-t-il ? Sans vision, sans représentation antérieures, notre vision est déroutée. Déstabilisée. Les naitivités des peintures par exemple nous accoutument à la naissance, nous la font penser en la mettant en scène, en l'euphémisant ou en la poétisant. Mais pas les échographies. L'abstraction ne séduit pas d'abord. Quelle future mère a pu rêver devant une échographie ? Elle est une *IVF* (Interruption Volontaire de Fantômes). Toute seule, l'imagerie médicale n'alimente aucun imaginaire, comme si un *réel* n'avait encore en son sein aucun *vrai* (représentation, modélisation signifiante), pour nous le faire penser et connaître. À bien des égards, on ne connaît que ce qu'on reconnaît.

On parle singulièrement toujours des « beaux-arts », comme si l'art se réduisait à la recherche de la beauté. Mais la beauté est terrifiante d'exclusion. Elle est impasse faite sur tout le reste. La statue grecque plaît, mais non l'écorché. Le marbre lisse, non les viscères, la sanie, les plaies. La caresse de la main et du regard, non le scalpel. Mais le corps jeune vieillira, les rondeurs deviendront flasques, la peau se crevassera. Viendra le naufrage du temps, viendra

le temps du naufrage. Viendra le temps, et le naufrage... L'hésitation ne sert de rien : ils viendront. Et sans figures...

Dénégation du temps, la beauté nous leurre. « Vraie », peut-être, mais promise à la mort, en tout cas à voir toujours de loin. Vérité double de l'être, à la fois de la Vénus lointaine et lisse, et du grouillement viscéral proche, non jusqu'ici modélisé, de l'opération chirurgicale : la vie grouillante dans la blessure... Sur ce que nous sommes, l'Hôpital nous apprend autant que le Musée. Mais nous n'avons de cesse que d'oublier le premier, pour courir au second. Il est vrai que « Ruée vers l'Horreur » n'est pas un bon slogan...

Là est la limitation anthropologique majeure de cet art de l'éloignement qui est le nôtre. S'il est vrai que le respect augmente avec la distance, et diminue avec la proximité, avec cette dernière augmente aussi l'effroi. L'effroi survient quand il y a retrait des projections et des fantasmes, quand il n'y a plus que la chose nue vue de près. En un sens, que j'ai dit, il n'y a plus de vrai dès lors qu'il n'y a que du réel. L'horreur de la chose nue. L'horreur nue.

Peut-être y a-t-il là un baptême à rebours, et salutaire. Nous serons désormais préservés de l'angélisme naïf, de l'irénisme d'une anthropologie mutilée. Aussi bien tous les [iconoclastes](#) ont-ils coutume de réagir par l'injure à la beauté sentie comme provocatrice – eu égard à ce qu'est *réellement* notre vie. Que faire de la douceur, quand notre vie n'est pas douce ? Du charme des choses ou des êtres, quand nous n'en avons pas nous-mêmes ? Lointaine, la beauté est insulte. À l'insulte, on répond par l'insulte. On l'assied sur ses genoux, on la trouve amère, et on l'injurie. Vénus sort des flots mythologiques, mais entre dans l'horreur médicale :

Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.

Le seul moyen de résister à l'horreur est de s'y plonger. Tout autant [on incendie la Bibliothèque](#), ou le Temple, merveilles et réceptacles de la beauté, on fait des moustaches à la Joconde, etc. Au nom de la vie, on crache sur une vie hors-vie. En un sens, comme Œdipe, on s'aveugle par lucidité. Ayez pitié de ceux qui nulle part en eux et autour d'eux ne *voient* la beauté. Ceux qui voient les choses derrière les choses, comme le peintre de *Quai des brumes* : derrière le nageur, un noyé... Désespérément aussi ils peuvent la détruire. Le *top model* me condamne. Je peux le vitrioler, ou agrandir démesurément son œil...

Au chaud dans l'humain et à la table de l'eucharistie sociale, je mange le repas mystique de réconciliation, je trouve la grâce conviviale : vue moyenne. Anorexique au contraire, si je suis passionné et brûlant, impatient de ce monde fade et pourrissant, cette même compagnie me semble obscène : vue de très près. Dents déchiétant la nourriture, rapaces acharnés au meurtre rituel. Dévotions sanglantes de la goinfrerie. Et du reste. Bourgeois qui tous les jours consciencieusement étranglez votre prochain, parents qui cannibalisez votre progéniture (tous nos crimes sont des crimes d'amour), conjoints qui quotidiennement en toute candeur vampirisez votre conjoint (ma puce... me suce le sang),

etc., voyez enfin le réel des choses. Voyez qui *aussi* vous êtes. Rapprochez-vous. – Les [masques](#) tombent. On s’effraie des meurtriers. Mais tout le monde tue, tous les jours, à chaque heure. Simplement on prend des précautions, on met des gants, on garde distance, pour ne pas toucher et être touché. Les criminels, ils ne sont pas que dans les journaux. Nous sommes tous des assassins. Pour le voir, il faut voir de près. De plus près. Allez-y voir de près.

L’ob-scène est ce qui quitte définitivement la scène sociale, lui tourne le dos, lui dit adieu. Tout ce théâtre (les acteurs sont loin et vus de loin) tombe. On s’hallucine alors à fixer l’irregardable. Mais qui dirait que *cela*, ce que montre cette photo, n’existe pas ? Simplement, on ne le voit pas – pas toujours – pas ainsi... C’est la déshumanisation qui définit le monstre : le tirage dur ici augmente l’abstraction, en supprimant les ombres qui entourent les yeux. Et dans la dernière image, qui fait un cadrage plus resserré de la première, l’humanité de l’œil a complètement disparu. Plus de sourcil ni de paupière : œil d’animal. Souvent il suffit de réduire la caractérisation (le contexte), pour que l’effroi augmente. Cette photo est un idéogramme du monstrueux.

« Morbide » la diront ceux qui jouent la Comédie. Mais si l’intelligence n’était que la perception de la Comédie, et sa destruction ? Il y a un idéalisme consolant, et une lucidité désespérante. Laissons au moins chacun faire son choix...

L’étrange au surplus est qu’il s’agit ici de la macrophotographie d’un œil, donc de l’organe lui-même qui permet de voir. Il change d’expression sans doute quand on regarde verticalement la photo, et quand on la regarde horizontalement : l’expression est la condescendance ou l’aspiration, selon que le « ciel » (l’éternelle postulation des postures) est vu en bas ou en haut du regard.

Tel sent l’œil posé sur lui : enfant paralysé par sa propre peur, et comme se créant un Dieu qui le ligote et justifie son [obéissance](#) (le Grand Surveillant ou le Grand Gendarme). Tel se voit lui-même regardant, comme dans un miroir grossissant : adulte mûri, plus lucide mais pas forcément plus heureux. Mais tant qu’une essentielle impression de malaise demeurera à la considération de cette photo (et peut-elle cesser ? pour moi elle ne le peut pas), je penserai à l’énigme. Le réel, ai-je dit, tue le vrai. Le fait brut, tout ce que l’esprit construit. L’organe, sa création. Comme si jamais on ne pouvait voir sa propre origine, cela même dont nous venons et qui nous constitue. – Le « regard » d’un mort est insupportable, parce que s’il est encore « réel », il n’est plus « vrai » : en fait il est défina-lisé. Et pareillement la « scène primitive » est irregardable, car elle défina-lise toute notre vie. Voyant comme un fait brut nos parents s’unir, nous sommes rendus au hasard pur. Jusque là nous nous croyions uniques et voulus. Mais alors, la perception d’un spectacle mécanique et au fond infiniment répétable nous renvoie à la vision terrifiante d’un aléatoire absolu, remplace en nous toute idée que nous aurions pu avoir de notre propre nécessité sur terre. Brut et brutal, ce fait nous voue à l’absurde, détruit tout notre [désir de sens](#).

Nos regards assurément proviennent de notre œil, mais celui-là on ne peut le voir d'aussi près. Le toucher non plus (réflexe paupièresque immédiat), et au surplus les humeurs aqueuses ou vitrées sont si repoussantes... Ce qui permet de voir ne peut se voir, comme dans cette photo, avec autant de netteté et de grossissement. Nous venons, pro-venons de nos regards, ils nous font voir et nous font, mais voir notre œil nous défait. Nous ne « pouvons » voir notre œil. C'est trop destructeur.

Ni l'œil, ni le sexe (et peut-être par un obscur mystère l'un renvoie-t-il à l'autre...). On ne peut voir ce dont on provient. L'« origine du monde » est taboue. Parce que nous en venons. Aussi pour le Père. Les fils respectueux de Noé sont entrés à reculons dans la tente et ont recouvert d'un manteau leur père nu, pour ne pas le voir ainsi. Voir la nudité du Père, du Roi, etc. est le sort commun pour chacun de nous, à un moment ou un autre de sa vie. Épreuves redoutables, effectives ou métaphoriques, que de voir nues les instances qui nous instituent. On y perd vue et vie. Nul ne peut me voir et vivre, dit Dieu lui-même, comme je l'ai déjà souligné. Alors, [qui verra, ne vivra pas](#). Voir parfois entraîne la peine de ne plus voir. Soumis à condition et à châtement. Condamnés. À perte de vue.

Voir l'œil lui-même comme ici est aussi « perdre la vue ». Car sont perdues toutes nos « visions » antérieures qui nous sécurisaient, qui faisaient écran entre lui et nous. Notre instrument, ordinairement nous le protégeons. Nous ne le « réfléchissons » pas ainsi, c'est-à-dire que nous n'y pensons pas. Nous nous entourons d'appareils, de dispositifs divers de représentation, filtres ou écrans, la plupart du temps forgés par les autres et intégrés en nous. Ce sont les prothèses du langage et du regard : périphrases, euphémismes, visions approximatives ou de loin... La prothèse protège. Nous ne voyons rien à l'œil nu. Et aussi nous ne voyons pas l'œil nu.

Mais vu ainsi, il détruit nos protections, nous dénude nous-mêmes, nous dévêt. Constructions sécurisantes, charitables manteaux de Noé, allons-nous vous *démanteler* ?



« Pour nos beaux yeux », nous nions l'œil. Mais ici il s'est vengé. Anonyme, d'une humanité problématique, asexué peut-être, sans âge, sans caractérisation, anatomisé, on s'y atomise, s'y désintègre. Noyau noir et blanc de foudre, œil qui de la sorte étonne et frappe, mauvais œil : on n'en revient pas. Rien n'y est *vrai*, au sens que rien de vrai pour nous n'en peut naître, car il est trop *réel*. Et ainsi proprement in-imaginable. Quand le réel tue le vrai, aucune fiction n'est possible : les faits tuent les fées.

© Michel Théron – 2011

À suivre...